

Un entretien avec... Guy ROPARTZ

Cette fois, pour changer, je vais écrire un roman...

Un matin d'été — en l'an fortuné 1919 — le rapide de Paris patinait sur les rails humides de brouillard matinal. Strasbourg s'éveillait avec le sourire et, encore titubant d'une nuit d'insomnie — car je ne puis dormir en chemin de fer — je déambulais dans ses rues qu'envahissait peu à peu le doux accueil du soleil. Je traversais le cœur de la ville par cette artère légèrement sinuose qui mène au rectangle allongé de la place Broglie. Suivant un plan longuement médité, je contournais le Théâtre, traversais un bras de ces canaux qui font de l'ancienne cité une île véritable, j'admirais en passant la splendide ordonnance de la place de la République et, poursuivant vers la droite mon itinéraire compliqué, j'arrivais, après avoir franchi un pont majestueux, devant la masse imposante de l'Université. Sur son flanc gauche se trouve la rue Goethe et au N° 5 de la rue Goethe une pension de famille. Une rapide enquête me menait au seuil d'une chambre confortable et modeste. Et dans cette chambre s'avancait vers moi, la main tendue, un homme dans toute la force de sa solide maturité, les épaules larges, le front vaste, une barbe admirable donnant à l'ensemble de la physionomie une allure prophétique tempérée par le sourire accueillant de deux yeux à la fois fermes et doux.

Je me trouvais devant le nouveau Directeur du Conservatoire de Strasbourg et le but de ma visite était de m'entendre avec lui pour entreprendre sous ses ordres l'éducation théorique des jeunes Alsaciens et Alsaciennes que l'Art musical attirait. J'eus l'extrême plaisir de me trouver avec mon futur « patron » dans une parfaite communauté d'idées et j'aurais la tâche comme facile et agréable. Ses projets étaient nobles et vastes. Sa grande ambition était de faire pénétrer en Alsace la pensée musicale et les grandes œuvres françaises qui, par la force des choses, demeuraient pour la plupart étrangères à une population plus nourrie de Wagner et de Brahms que de Franck et de Debussy. Il voulait également donner à l'Institution qu'il allait diriger des Maîtres capables et faire monter le niveau des études à une hauteur telle que Strasbourg conquît musicalement en France une place de tout premier rang. Ayant arrêté dans le plus parfait accord et le plus sincère enthousiasme notre plan d'action, nous nous séparâmes en nous donnant rendez-vous pour le début de l'automne. Après une excellente journée que je passais à admirer la grande cité alsacienne, je reprenais plein d'espoir le train pour Paris.

Telle fut ma première entrevue avec M. Guy Ropartz, alors qu'il venait de quitter le Conservatoire de Nancy, où il avait accompli des prodiges, pour mettre son autorité et son talent au service de l'Alsace française.

Dix ans ont passé. Le Directeur du Conservatoire de Strasbourg aspire à la retraite. Durant son long séjour dans la patrie des cigognes, il n'a pas un seul moment oublié les lointaines bruyères de son enfance. Etrange destinée de ce Breton amoureux de son sol que l'Art tyrannique devait toute sa vie repousser sans cesse plus loin vers les frontières orientales ! Après le labeur accompli, ne lui est-il point permis de vouloir profiter des robustes et belles années qui s'offrent encore à lui pour goûter la douce paix de la demeure familiale ?



Cuy FCI/RTZ

Ce Cuignan peut exilé en Lorraine (Guy Ropartz était alors D^r du Conservatoire de Nancy) évoque au son du cor les échos de son Pays.

de la Galerie Bretonne, dessin de Jac. Pchier

Après avoir tant sacrifié aux autres de sa propre substance, n'a-t-il point le droit de songer à lui-même ? Toute sa formidable activité directoriale — et de chef d'orchestre symphonique — ne peut faire oublier le compositeur fécond que fut M. Guy Ropartz, ces *Méodies*, ces *Sonates*, *Trios*, *Quatuors*, *Symphonies* et enfin ce *Pays*, une des œuvres lyriques les plus profondément pensées de notre époque et, naturellement, les plus méconnues. Les dernières productions de ce musicien *puissant* et *sain*, montrent qu'il est loin de nous avoir livré ses ultimes secrets et il est juste qu'une parfaite tranquillité lui permette maintenant de se consacrer au parachèvement de son œuvre.

Dix ans ont passé et je retrouve M. Guy Ropartz, encore dans une chambre d'hôtel. Cette fois c'est le rapide de Strasbourg qui l'a amené vers nous pour une apparition fugitive aux Concerts-Colonne où il va diriger sa *Chasse du Roi Arthur*. Si je ne l'avais point vu depuis notre première rencontre, dont je viens de relater l'histoire, je n'imaginais pas que je trouverais quelque chose de changé dans sa physiognomie patriarcale. Si l'on peut-être, encore plus de quiétude, de sérénité, de possession de soi-même, parce qu'il s'y ajoute le sentiment du devoir accompli.

Et voici que nous revivons avec émotion dix années d'un travail patient — sept seulement pour mon humble part — et que nous comparons les résultats obtenus avec les projets autrefois échafaudés.

— Le Conservatoire de Strasbourg, rappelle M. Guy Ropartz, qui avait certes compté à sa tête des musiciens éminents, manquait un peu au moment où nous sommes arrivé d'une certaine méthode dans les études, de discipline — ce fait peut paraître extraordinaire — et surtout d'enseignement théorique. Je pense qu'à ce dernier point de vue, en imposant à tous les élèves l'étude sérieuse du Solfège, de l'Histoire et des éléments de l'Harmonie, nous avons réalisé un gros progrès dont les bienfaits n'ont pas tardé à se faire sentir. Quand je fais une brève récapitulation des élèves que nous avons formés, j'ai le plaisir de voir défiler devant mes yeux une petite troupe fort respectable de bons musiciens.

Mais l'enseignement en lui-même n'était qu'une partie de la tâche envisagée par M. Guy Ropartz. Sa grande idée, qui était d'éduquer non seulement les élèves mais le public alsacien, devait trouver un instrument de premier ordre dans les *Concerts d'Abonnement* et de *Musique de Chambre du Conservatoire*.

— Il faut avant tout, insiste-t-il, rendre justice aux efforts de la Municipalité de Strasbourg. Vous savez qu'elle ne recula devant aucun sacrifice. Vous savez mieux encore par vous-même avec quelle attention elle s'occupa de la situation matérielle des professeurs qui virent dans ces dix ans leurs traitements presque triplés. Je ne parle même pas de la demeure royale que l'on nous accorda dans l'ancien Palais du Parlement. Aucune ville de France, y compris Paris, ne peut se vanter d'avoir pour abriter l'enseignement de la Musique un temple aussi somptueux. »

« Mais les ressources de la plus florissante cité ont des limites et si les amateurs de nos concerts n'avaient pas répondu à notre appel, nous n'aurions pu attirer, ainsi que nous l'avons fait, les artistes les plus célèbres. Je dois reconnaître que dès l'ouverture de notre saison de concerts, ce fut un enthousiasme : une bonne moitié de la salle retenue à l'année par l'abonnement, tel était le magnifique résultat de cette première campagne artistique. Et je dois ajouter qu'en tenant compte des fluctuations inévitables, pas une seule année le nombre des abonnés ne cessa de dépasser son niveau d'avant-guerre. »

« Sans doute les Concerts de Musique de Chambre, de caractère plus austère et qui s'adressent à une élite, nous donnèrent parfois quelques inquiétudes. Mais là encore ce nous est une occasion de constater l'élan, la spontanéité de nos amateurs. Je suscitai la fondation de la *Société des Amis du Conservatoire* et, dès la première année, nous disposions d'un capital relativement considérable qui nous permit, non seulement de soutenir la Musique de Chambre, mais encore de donner des séances spéciales, de faire venir des conférenciers éminents et de fonder des Prix importants. Je puis dire que je n'ai jamais fait appel en vain au public strasbourgeois qui se prodigua avec un zèle inlassable, payant aussi délibérément de sa personne que de sa bourse.

— Et ne vous plairait-il pas de faire aujourd'hui, mon cher Maître, un petit — ou un gros — bilan de tout ce que ce public zélé a appris par vos soins ?

— Ce bilan, je le ferai, mon cher ami. Que dis-je ? Je l'ai presque fait, et j'aurai le plaisir un prochain jour de vous le communiquer.

— Ne pourrions-nous en avoir une légère anticipation ?

— Sans doute, mais il y aura de sérieuses lacunes...

« D'abord on ignorait à mon arrivée beaucoup de l'œuvre de César Franck : en pre-

mier lieu, quelque étrange que cela puisse paraître, la *Symphonie* ainsi que *Rédemption*, œuvres que nous avons fait entendre plusieurs fois.

— Et l'intégrale des *Béatitudes* ?

— Les *Béatitudes* avaient été données à Strasbourg antérieurement à la guerre. Je dois ajouter que la *Symphonie* de Dukas n'y était pas elle-même une nouvelle venue. Rendons à César...

« Mais nous pouvons revendiquer à peu près tout l'œuvre de d'Indy, en particulier *Wallenstein*, le *Chant de la Cloche*. J'ai même monté *La Légende de Saint Christophe* avec les quelques allègements indispensables pour une exécution au concert ».

« Pour en finir avec l'École frankiste, j'ajouterai les 3^e et 4^e *Symphonies* de Magnard et le 3^e acte de *Guerceur* — que les Parisiens n'entendent peut-être pas très fréquemment... »

« Dois-je citer, comme tenant le milieu entre cette école et les modernes, les œuvres de Roussel — le *Festin de l'Araignée*, les *Evocations* — de Florent Schmitt, de Witkowsky — le *Poème de la Maison*, *Mon Lac* ? »

On a souvent reproché à M. Guy Ropartz un attachement trop exclusif aux doctrines frankistes. Il est temps de redresser une opinion qui, si elle ne lui fait point tort, tendrait malgré tout à diminuer l'ampleur de ses conceptions. Écoutons donc M. Ropartz continuer :

— Je n'ai point négligé cependant ce qu'on appelle les Modernes. Vous savez ce que j'ai fait entendre de Debussy. Mais le problème ici était plus ardu. Je ne pouvais d'emblée, à un public imbu des *Symphonies* de Beethoven et de Brahms ainsi que des œuvres wagnériennes, infliger les musiques les plus avancées de nos contemporains. Ainsi, quand je voulus leur faire comprendre Ravel, dont aucune note n'avait jusqu'alors été jouée à Strasbourg, commençai-je par la *Pavane pour une Infante défunte*.

— Et dans l'ensemble avez-vous été suivi ?

— Je réponds : Oui ! sans hésitation. Je ne saurais trop exprimer ma reconnaissance à un public admirable qui s'est montré toujours d'abord religieusement attentif, ensuite profondément compréhensif. Remarquez qu'il ne se laissait point aller à des enthousiasmes irraisonnés ou de commande. Le fond de son caractère est le sérieux : quand il applaudit, il le fait en connaissance de cause et non parce qu'il subit une suggestion collective. J'aime infiniment ce genre d'auditeurs : s'ils sont plus difficiles à « dégeler », par contre on peut prendre la moindre de leurs manifestations pour argent comptant.

— Et maintenant, mon cher Maître ?

— Maintenant ? ou plutôt dans quelques temps, eh bien ! je quitterai Strasbourg avec regret et je gagnerai ma Bretagne avec plaisir, tant il n'y a en ce bas monde que des bonheurs mitigés.

— Serais-je indiscret en vous demandant quels sont vos projets ?

— Mais... un peu de jardinage et fumer quelques pipes en me reposant !

Un sourire sceptique vient à mes lèvres qui esquissent la question devinée et M. Guy Ropartz me répond par ce large et bon sourire sous lequel transparait son âme affectueuse.

Pour ma part j'y lis encore un peu plus loin. J'y lis que le jardinage ne se bornera pas à remuer de la terre arable : aussi bien ce mot charmant a-t-il beaucoup de sens au concret comme au figuré. J'imagine que nous aurons plus tôt qu'on ne croit une surprise. Je ne serais même pas étonné si l'on voyait l'auteur sévère du *Pays* se renouveler de pittoresque façon. D'ailleurs la Bretagne n'est pas plus loin de Paris que l'Alsace et qui prétend se retirer au fond des bois hante souvent la ville voisine. Ne nous affolons pas trop de la « retraite » de M. Guy Ropartz : nous reverrons, plus affectueux que jamais, son large et bon sourire.